

Jean Gabriel Cosculluela
Un vœu de nudité

à Marie-Hélène Gauthier
à Jacques Dupin et Roger Laporte
à Siegfried Plümper-Hüttenbrink

*Il m'arrive de sentir ce que veut dire
vivre en écrivant.*

Pierre Reverdy

Soudain, une forme ouverte

Soudain, ça m'est revenu, ça me revient. Je ne peux que commencer ainsi, donner des mots et pour donner des mots, écrire humble, écrire l'humble. Les mots à donner sont souvent inachevés, nus.

Celui qui écrit commence, quand un commencement lui manque, comment un commencement lui manque, où un commencement lui manque : ce sont les premiers mots, jusqu'où ?

Soudain, c'est ce mot qui vient, soudain, un mot est immédiat à la pensée d'un mot, à la nudité de la parole, à ce *fait même d'écrire* (1) et de donner un mot, puis des mots ; l'autre y vient, il est question de naître ou de renaître, sans retour, sans retard non plus face à l'inconnu, il y a le fait même d'écrire, de tirer l'oubli ou le rien vers la lumière, l'ombre ou l'obscurité.

Le jour n'écarte pas la lumière, la nuit n'écarte pas la lumière.

Dans *l'approche de la parole* (2), il y a le corps des mots, leur peau, leur chair, l'intensité qui s'y vit entre jour et nuit.

Je ne sais pas. Je commence. Mais je sais qu'il me revient de laisser de la lumière, de l'ombre ou de l'obscurité dans un mot ou des mots, de nommer peut-être l'humble ainsi, ne rien dire que l'humble, le jour venu, la nuit venue.

Soudain, je recueille un mot pour que quelqu'un d'autre – peut-être personne – l'accueille.

Les yeux les mains, de l'un et de l'autre, de l'un à l'autre, se saisissent de ce qui vient, nu.

Nu est l'autre visage du un, de ce un qui ne sait pas, seul non seul.

Soudain, le mot personne nomme la présence et l'absence, l'apparition et la disparition, de l'un et de l'autre, de l'un à l'autre, c'est une question d'humilité. Il y faut une vie dans une vie pour le vivre l'écrire, et l'écrire le lire.

Vivre écrire lire où vibre l'humble, le nu.

Un mot est de neige, même noir sur blanc, rien ou presque rien, il apparaît, il disparaît.

Autour du mot la neige est réunie (3).

Viennent, soudain, deux autres mots, « un rien », dont parle Johannes Kepler, ainsi nomme-t-il chaque flocon de neige qui viennent à ses yeux ses mains, sur son vêtement. « Un rien » : un mot est une neige à nommer, noir sur blanc, jusqu'à blanc.

Il y a la vibration d'un mot, de quelques mots dans leur nudité. Et je ne sais pas toute la

lumière, toute l'ombre ou toute l'obscurité qu'il y a dans un mot, quelques mots.

Le temps d'un mot, de quelques mots n'est pas immuable, il est nomade, il vibre ailleurs, autrement, dans sa nudité pour quelqu'un d'autre. Peut-être. Il y a littéralement cette nudité quand, comment et où j'écris, je cherche le plus souvent une table nue, un matin, elle reste proche du jour comme de la nuit.

Un mot n'est sans doute pas fini quand je l'écris, il s'infini d'autres yeux d'autres mains.
... puisqu'être écrivain, c'est aussi être artiste. C'est une forme d'art où l'atelier est seulement assez pauvre (4).

Ici, là, là-bas, je travaille sans cesse ma forme d'écrire, la nudité, faire nu avec le monde, la vie, l'écriture, chercher un chant pauvre, un chemin de peu, l'angle soudain d'inconnu, d'infini y est, ici, et là, là-bas.

Écrire, c'est donner un mot, quelques mots, déjà autres et se retirer, s'en tenant ou s'en allant dans l'inachevé même d'écrire. Il y a l'insu.

Écrivant, je ne me sauve pas de l'oubli, ni de l'absence, ni du manque, pas plus du jour et de la nuit, ni de la lumière, ni de l'ombre, ni de l'obscurité.

Écrivant, j'écris vers l'autre côté du mot, de quelques mots, sans savoir à quel point ils sont poreux.

Le mot vient de. Nu, il va, à nu. *...venir de... aller à...* (5)

Le mot a *la forme de l'ouvert* (5).

Un mot, aussi humble, aussi pauvre soit-il quand il vient de l'oubli, de l'absence, du manque ou quand il va à l'oubli, à l'absence, au manque, ne sait encore trop rien de son retrait ou de son déploiement, de son écart, de son égarement.

Avec un mot, quelques mots, il y a le retrait, le retirement, la vibration, l'intensité et *il faut trembler, entrer dans le tremblé ou le bougé de ce qui nous entoure* (6).

Dans la vibration, l'intensité d'un mot, de quelques mots, je ne sais comment commencer, quand et où commencer, je cherche sa forme ouverte, leurs formes ouvertes, peu à peu, jusqu'à un peu, dernier, mais insaisissable.

Dans la tension d'un commencement, d'une source, tout aussi insaisissables, nous reste sans cesse à écrire, s'écarter sans ignorer un nous, *s'iléiser* (7), faire île, sans trop savoir, chercher ou rester dans une leçon du dehors.

14-15 mars & 23 juillet 2020

Dehors, être en un autre être l'autre être

J'écris. Je lis. Je commence toujours à écrire, à lire. Je ne sais plus trop le plus souvent entre écriture et lecture, la porosité, l'immédiateté, l'attente aussi, l'attente d'un mot, de quelques mots, le ravissement, le tarissement. Soudain, il y a une évidence qui se fait jour, qui se fait

nuit : la source coule d'un chant pauvre. *Nous parlions la langue des pauvres. Celle qui ne s'offre pas le luxe, souvent de pacotille, de la logorrhée, du verbiage, mais cherche dans le presque rien la poignée de mots nus incapables de masquer l'ignorance essentielle qu'aucun livre ne saurait dépasser* (1).

J'écris, je lis, je ne sais pas, vraiment. Je cherche l'adresse restée secrète d'un silence, *el silencio inacabable* (2), la porte pauvre, dalet, d'un silence, et passant le seuil, dehors, la marelle à terre, et toujours quelques mots, après un seul mot. Je ne sais pas, il y a les mots, le silence, apparaissant, disparaissant. Je ne sais pas. Parfois, un mot, quelques mots restent inabordables ou le silence reste inabordable. Reste la porte pauvre, la marelle à terre, l'attente, rien, presque rien. Dehors.

J'écris, je lis. Vers le mot, mendiant, vers le silence, mendiant, ostinato, continuo. Deux questions restent sur la table nue. Ou dehors. Comment un mot ou un silence apparaît dans un mot ou dans un silence ? Comment un mot ou un silence disparaît dans un mot ou un silence ? *Il y a la trop parfaite lumière d'un rien* (3).

Le mot est un heurtoir qui vient frapper tout contre le silence. D'autres mots à sa suite. Le silence est un heurtoir qui vient frapper tout contre le mot, les mots. Le mot, les mots ou le silence sont à portée d'yeux de mains, de corps.

Dans la maison. Dehors.

Me reste peut-être un mot ou un silence, *deseado y deseante* (4). Être. Être autre déjà, vivre en écrivant. *Poursuivre, mais il le faut, mais quelle poursuite ?... L'impératif incompréhensiblement n'avait pas changé, l'exigence trop haute pour moi à laquelle pourtant une fois encore je tenterai d'être fidèle : « Poursuivre »* (5). (...) Un mot est ici illisible, sur une table nue, ou dehors, dans la forme ouverte de l'humble.

Comment abandonner le mot, les mots ou le silence ? Comment abandonner la lumière, l'ombre ou l'obscurité ? Je commence toujours à écrire comme je commence à lire, à lire le monde, la vie, l'écriture, les épeler. Pour commencer, il y a un angle d'abandon, d'inconnu, d'infini.

No nos basta una forma. Hay que salir

y ser en otro ser el otro ser.

Perpetuar nuestra explosión gozosa (6).

Je n'ai pas d'autre image à présent que cette table nue, un matin, entre nuit et jour, une nudité, un chant pauvre, un chemin de peu, un angle d'abandon, d'inconnu ou d'infini à chercher.

Pas d'histoire. Non. Pas d'histoire. Pas maintenant. Pas maintenant, du moins.

La seule matière d'origine, le corps, la chair d'un mot, de quelques mots ou d'un silence : la forme ouverte de l'humble reste irrémédiablement inachevée.

L'écrivain, dès lors, n'étant rien d'autre que le porte-voix de l'insistance muette des choses (7).

Écrire se glisse, par moments, insistant dans le silence, vœu de nudité à même ce qui a été, est ou survient. Venir de. Aller à. Écrire humble l'humble.

18-23 mars & 24 juillet 2020

© jean gabriel cosculluela

PS : ces textes sont des extraits d'un petit essai en cours d'écriture pour une prochaine intervention à l'Université de Picardie dans le cadre d'une journée du Master d'esthétique comparée autour de « l'humble », à la demande de Marie-Hélène Gauthier, laquelle demande croise celle de Siegfried Plümper-Hüttenbrink pour le feuilleton « La main courante » sur Poezibao. La présence de Jacques Dupin n'est pas fortuite, elle est dûe à une même reconnaissance, un même écho.

Merci à Siegfried Plümper-Hüttenbrink de m'avoir sollicité et à Florence Trocmé de m'accueillir.

Soudain, une forme ouverte

- (1) Agnès Rouzier, *Le Fait même d'écrire*, Paris, Seghers, 1985, coll. Change
- (2) Lorand Gaspar, *Approche de la parole*, suivi de *Apprentissage*, Paris, Gallimard, 2004, coll. Blanche
- (3) André Du Bouchet, *Autour du mot la neige est réunie* in revue *Rosa Cubica* n° 15-16 Paul Celan : *rosa de nadie* (Barcelona, invierno 1995-96), pp. 30-37 & *Pourquoi si calmes*, Saint-Clément-de-Rivière, Fata Morgana, 1996, pp. 9-19
- (4) Jean-Christophe Bailly in magazine *Le Matricule des Anges* n°123 (Montpellier, mai 2011), p.19
- (5) Jean-Christophe Bailly, idem, p.23
- (6) Jean-Christophe Bailly, idem, p. 26
- (7) Jean-Christophe Bailly, in conférence donnée par Jean-Christophe Bailly dans le cadre du Banquet du Livre d'été de Lagrasse : "Nous ne nous entoure pas" [vidéo](#) (consultée le 23 juillet 2020)

Dehors, être en un autre être l'autre être

- (1) Alain Veinstein, pour Louis-René Des Forêts in *Le Matricule des Anges* n°164 (juin 2015), p.26
- (2) Juan Ramon Jimenez, *Lírica de una Atlántida*, Barcelona, Galaxia Gutenberg, 1999, p. 132 : *le silence sans fin*
- (3) Joël Vernet, *Carnets du lent chemin, copeaux 1978-2016*, Sainte-Colombe-sur-Gand, 2019, coll. Bibliothèque, p.51
- (4) Juan Ramón Jiménez, *Lírica de una Atlántida*, Barcelona, Galaxia Gutenberg, 1999, p.257 : désiré et désirant
- (5) Roger Laporte, *Moriendo*, Paris, POL, 1983, p.14 et p.18
- (6) Juan Ramón Jiménez, *La Estación total*, Buenos Aires, Losada, 1946, p.16
Cette forme ne suffit pas. Il faut sortir
et être en un autre être l'autre être.
Que demeure notre débordement, notre joie.
- (7) Jean-Christophe Bailly in magazine *Le Matricule des Anges* n°123 (Montpellier, mai 2011), p.20